

Enfantines

Collection de brochures écrites et illustrées par les enfants

ECOLAS DE SAINT-MARTIN-EN-VERCORS,
SAINT-JULIEN-EN-QUINT ET LOZERON (Drôme)

VERCORS



Editions de l'Ecole Moderne Française

CANNES (Alpes-Maritimes)

N° 123

C. C. Marseille 115.03

Prix : 5 fr.

Editions de l'Ecole Moderne Française

C. FREINET, CANNES (Alp.-Mar.)

Chèques postaux Marseille : 115-03

COLLECTION DE BROCHURES ENFANTINES

Abonnement d'un an 40 fr.
Le numéro 5 fr.

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

- | | |
|---|--|
| 1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne. | 31. Maria Sabatier. |
| 2. Les deux petits rétameurs. | 32. Que sais-tu ? |
| 3. Récréations. (Poèmes d'enfants). | 33. En forêt. |
| 4. La mine et les mineurs. | 34. L'oiseau qui fut trouvé mort. |
| 5. Il était une fois... | 35. Diabes. |
| 6. Histoire de bêtes. | 36. Le Tienne. |
| 7. La si grande fête. | 37. Corbeaux. |
| 8. Au pays de la soierie. | 38. Notre Coopérative. |
| 9. Au coin du feu. | 39. Barbe-Roussé. |
| 10. François, le petit berger. | 40. Chômage. |
| 11. Les charbonniers. | 41. Pétoule. |
| 12. Les aventures de 4 gars. | 42. Pierre-la-Chique. |
| 13. A travers mon enfance. | 43. Le mariage de Niko. |
| 14. A la pointe de Trévignon. | 44. Histoire du Chanvre. |
| 15. Contes du soir. | 45. La farce du paysan. |
| 16. A l'Institution Moderne. | 46. La famille Loissau-Loissau en 1830. |
| 17. Le journal du malade. | 47. La Misère (contes). |
| 18. La mort de Toby. | 48. Les contrebandiers. |
| 19. Gais compagnons. | 49. Un déménagement simplifié. |
| 20. La peine des enfants. | 50. Arrière, les canons ! |
| 21. Yves, le petit mousse. | 51. La plaine est vêtue comme une mer... |
| 22. Emigrants. | 52. Musicien de la Famina (contes). |
| 23. Les petits pêcheurs. | 53. Dans la mare du Meunier. |
| 24. Quenouilles et fuseaux. | 54. La Fleur d'Argent. |
| 25. Le petit chat qui ne veut pas mourir. | 55. Au Pays des Neiges. |
| 26. ... Malin et demi. | 56. Le Pec. |
| 27. Métayers. | 57. L'Ecole d'Autrefois. |
| 28. Bibi, l'oie périgourdine. | 58. Histoire de Blanchet. |
| 29. La bête aux sept têtes. | |
| 30. Au pays de l'antimoine. | |

ECOLES DE SAINT-MARTIN-EN-VERCORS,
SAINT-JULIEN-EN-QUINT ET LOZERON (Drôme)

VERCORS



1. — Sous la mitraille

Le 14 juillet 1944, les avions
Passaient au-dessus des maisons.
Un maquisard tire un coup de revolver,
L'avion file vers
Son nid.

Vers le midi,
 Un oiseau jaune passe avec un bruit
 De ferraille
 Et tout le monde fuit
 Sous la mitraille.
 On entend les tombereaux
 Rouler dans les chemins,
 Et les pauvres oiseaux
 Se cachent dans les sapins...
 Un autre passe en mitraillant :
 Pan ! pan ! pan ! pan !
 Tout le monde a peur :
 Les oiseaux, les fleurs...
 Un oiseau jaune passe avec un bruit
 De ferraille
 Et tout le monde fuit
 Sous la mitraille...

2. — Dans les bois

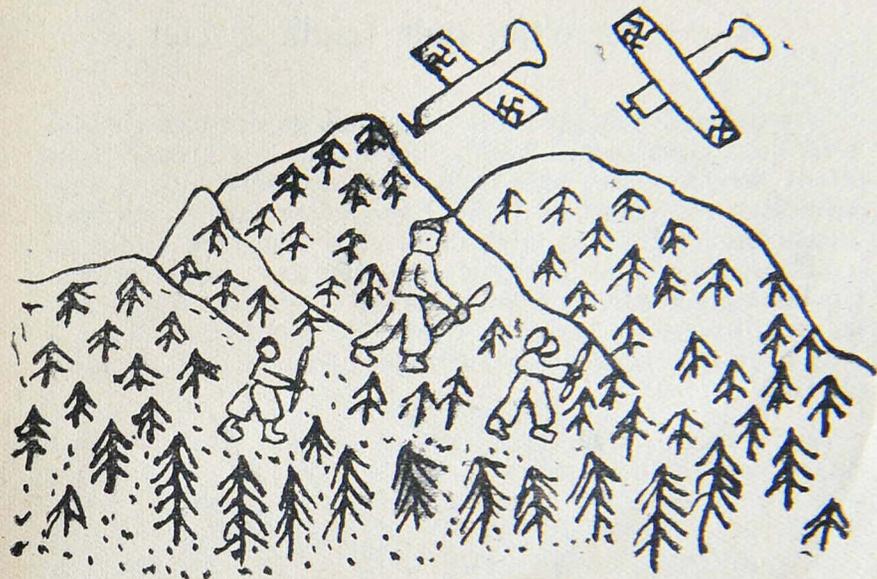
Nous étions allés nous réfugier à l'Allier, un bois assez éloigné à l'ouest du village.

Avec une grande bâche, papa avait fait une sorte de cabane. Nous avions les deux chèvres et toutes les vaches. Nous nous nourrissions de leur lait. Nous ne buvions jamais d'eau.

Nous couchions sur des feuilles sèches avec quelques couvertures.

C'était une drôle de vie ! Les bêtes ne mangeaient que le soir, à la tombée de la nuit ; le jour, les avions passaient sans cesse.

Nous menions les bêtes boire à une source, très loin ; nous les ramenions vers minuit. Nous les attachions à des arbres, elles se couchaient et dormaient. Le matin, la faim les réveillait, mais elles étaient obligées d'attendre jusqu'au soir. Elles grignotaient les feuilles des arbres.



3. — Un frisson de terreur

Des avions tout noirs tournaient dans le ciel bleu. En voyant arriver ces grands oiseaux, je courais à la cave comme les petits poulets quand ils voient la buse ; puis je restais là des heures... J'entendais : « ta ! ta ! ta ! ta ! ta ! ta ! » ; c'était la mitrailleuse qui tirait en incendiant les hangars, les meules de foin. Moi, j'étais là, ne faisant pas du tout de bruit. Quand j'entendais les rafales, un frisson me courait sur l'échine ; de temps en temps, j'entr'ouvrais la porte et je voyais au loin une fumée épaisse qui montait.

4. — Un objet noir fendit le ciel

Un matin de juin, très tôt, je partais garder mes chèvres avec deux camarades. Nous allions dans les creux. Nous étions sur la route, près d'une cachette sûre, quand soudain nous entendons un bruit. Sans même savoir pourquoi, nous nous jetons dans la cachette et, à travers le feuillage, nous voyons passer une charrette. Honteux, nous sortons. Un petit lapin partit devant nous. A travers les Bouraisons, nous le harcelons quand, soudain, un bombardier léger à croix gammée sort de la montagne. Nous étions en plein champ.

A 50 mètres à la ronde, pas un buisson. Seul un vieux noyer pouvait nous dérober aux regards de l'avion. Mon plus grand camarade, dans sa peur, se jette sous le ventre d'une vache, tandis que nous, nous gagnons en toute hâte le vieux noyer.

Le noir corbeau tournait... Il décrivit une dizaine de cercles puis, comme un aigle fonce sur sa proie, il fendit l'air. Les hélices sifflaient, il disparut. Nous profitons de cette trêve pour gagner la cachette. A toutes jambes, nous traversons les Bouraisons, tapis dans l'herbe haute au moindre bruit. Nous nous enfilons dans notre tunnel, sous les buissons, comme une couleuvre dans son trou. Il était temps.

L'aigle revint à la charge, décrivit encore un demi-cercle puis fonça dans le vide. Il lâcha un objet noir qui, à une vitesse vertigineuse, descendit en biais vers le sol. Je dis à mes compagnons effarés : « Il bombarde ». Eux qui n'avaient pas regardé, me dirent : « Tu rêves ». Au même instant, une explosion formidable déchira l'air et longtemps ce bruit lugubre résonna dans la montagne.



5. — La grotte de la Luire

Les blessés du maquis étaient soignés dans la colonie de vacances, à côté de chez moi.

Quand les Allemands cernèrent le plateau du Vercors, les infirmières et les docteurs les transportèrent dans une grotte cachée dans les bois, vers Rousset.

Des infirmières et quelques blessés qui pouvaient marcher montèrent au-dessus de la grotte. Ils virent le martyr

de ceux qui étaient restés. Les quatorze blessés graves ont été tués sur leurs brancards, au-dessous de la grotte. Dix autres, moins blessés, ont été fusillés près du village de Rousset. Pourtant, quatre Allemands blessés étaient soignés avec les maquisards !

Les docteurs furent emmenés et tués à Grenoble ; les infirmières furent déportées à Ravensbrück et l'une d'elles y est morte.

6. — Atrocités

J'habite le hameau du Briac, sur une hauteur au-dessus de Saint-Martin, d'où l'on voit tout le Vercors.

Dès le matin, il y eut un formidable parachutage à Vassieux : une centaine d'avions américains et anglais sillonnaient tout le Vercors en lançant des fusées tricolores. Mais à peine eurent-ils passé de l'autre côté de la montagne, qu'un avion allemand apparut, il fila sur Vassieux qu'il bombarda et disparut.

Mais le calme ne dura pas longtemps. D'autres avions vinrent et bombardèrent la Chapelle et encore Vassieux. De tous côtés on entendait les mitrailleuses et les canons qui tiraient sur les avions et les bombes qui éclataient. Enfin, vers dix heures, le calme revint. Mais du côté de la Chapelle, on voyait comme un nuage rouge. Une partie du village brûlait.

7. — La férocité des Allemands

Le 22 juillet 1944, mes parents, mon frère et moi nous étions chez ma mémé, aux Pélaillons, à 3 km. de St-Martin.

Tout à coup, nous voyons une troupe d'Allemands qui venaient vers nous. Ils ont dit à ma tante qu'ils allaient faire brûler les maisons, mais personne ne les croyait. Ils partent...

Un Allemand surgit, seul, avec un revolver. Il tire sur la maison, nous sortons vite et nous partons nous cacher



dans un ravin. L'Allemand arrête mon tonton Robert et lui fait charrier des fagots dans la cuisine. Il veut le forcer à mettre le feu, mais mon oncle refuse. Pan ! un coup de revolver ; mon tonton tombe. L'Allemand va allumer les fagots ; en sortant, il voit Robert qui essaye de se mettre péniblement debout : d'un grand coup de pied, il le jette dans le feu ; pour qu'il ne puisse plus se relever, il le crible de sept coups de feu... L'Allemand part.

Mon pépé, qui gardait les vaches, vient ressortir du feu mon oncle Robert qui était presque mort : une des balles était rentrée par la bouche et était ressortie au cou.

Je me rappellerai toujours cette journée terrible !

8. — Pauvres vaches

Un matin du mois d'août, nous voyons arriver des Allemands avec une troupe de vaches. Un officier entre chez nous et nous fait comprendre qu'ils venaient chercher les nôtres. Il fallait que nous en donnions deux, mais papa ne voulait pas ; alors l'Allemand décide de prendre une vache et une génisse. Papa va à l'étable avec l'officier, détache la génisse et ma pauvre « Gaillarde ». Moi, je pleurais de voir partir mes deux bonnes bêtes ; il y en avait une qui ne voulait pas partir, enfin l'Allemand réussit à la faire filer vers Tourtres avec les autres.

Quelques jours après, papa avec les voisins vont voir si elles étaient parties, pour chercher à les ramener. Quelques-unes d'entre elles souffraient beaucoup parce qu'on ne les trayait pas et leur mamelle éclatait ; d'autres faisaient le veau sans secours. Mais, malheureusement, nos vaches venaient juste de partir. Je les regrette beaucoup.

9. — Triste nuit !

Juillet 1944 : nuit triste ! Les Allemands sont là.

Ils ont ramassé un fils Philibert, les plus près voisins. Ils l'ont mis contre un mur et ils l'ont fusillé devant moi ; ils lui ont pris tout son argent. Ce jour-là, c'était affreux ! L'après-midi, ils brûlent ma maison. Nous avons sorti deux matelas et nous avons couché dehors... Nous nous sommes levés dans la nuit pour faire du café car nous avons bien faim ; depuis dîner, nous n'avions rien mangé. Le lendemain, papa nettoie la loge à cochons et nous l'habitons.

Ma sœur devint malade...

J'étais chez moi, à Vassieux, avec des camarades. Mes parents étaient au champ. Vers 9 heures du matin, nous entendons soudain un ronflement d'avions ; vite, nous allons dans une grotte. Nous voyons des planeurs descendre ; cinq minutes après, les Allemands mettent le feu aux maisons.

Tout à coup, un Allemand vient vers la grotte et nous tire dessus. Nous étions sept, cinq sont blessés, une femme est morte ; moi, j'avais plusieurs éclats de grenade dans le dos et dans une jambe.

Affolés, nous partons dans une autre grotte. Vers 4 heures de l'après-midi, il passe une quinzaine d'Allemands et, malheureusement, il y avait un chien avec nous qui se met à aboyer et nous dénonce. Deux Allemands viennent et nous disent :

— Terroristes ! Terroristes !

Ils font mettre deux hommes à droite et les femmes à gauche.

Ils tirent sur un homme qui tombe raide mort. Tout le monde pleurait. Un Allemand nous dit :

— Taisez-vous, sapristi !

Au milieu de la nuit, mon papa vient tous nous chercher. Pendant trois jours, nous vivons dans les bois ; enfin, nous descendons à Die pour nous faire soigner à l'hôpital.



Alice Giraud habitait à Vassieux. Après tous ces événements, elle est venue se réfugier à Saint-Martin, chez son oncle. Elle a fait ce texte l'an dernier, quand elle était en classe avec nous.

Raymonde Istre était aussi en classe avec nous, l'année passée.

L'oncle de Renée Morel, M. Robert Malsang, malgré toutes ses blessures, est toujours en vie et se porte très bien.

10. — Triste aventure de mon frère

Lorsque les Allemands ont envahi le Vercors, mon frère Henri avait été se cacher dans les bois. Un jour, il s'en-nuyait et revient à la maison. Le lendemain, les Allemands arrivent comme il fendait du bois et l'emmenent avec d'autres personnes, prisonnier à Saint-Martin. Maman lui porte des habits et des vivres. Deux semaines se passent...

Un jour, en allant au village, maman apprend que mon frère avait été emmené à Grenoble. Un mois se passe... pas de nouvelles...

Un soir, nous allions nous coucher quand, tout à coup :

— Maman ! maman !...

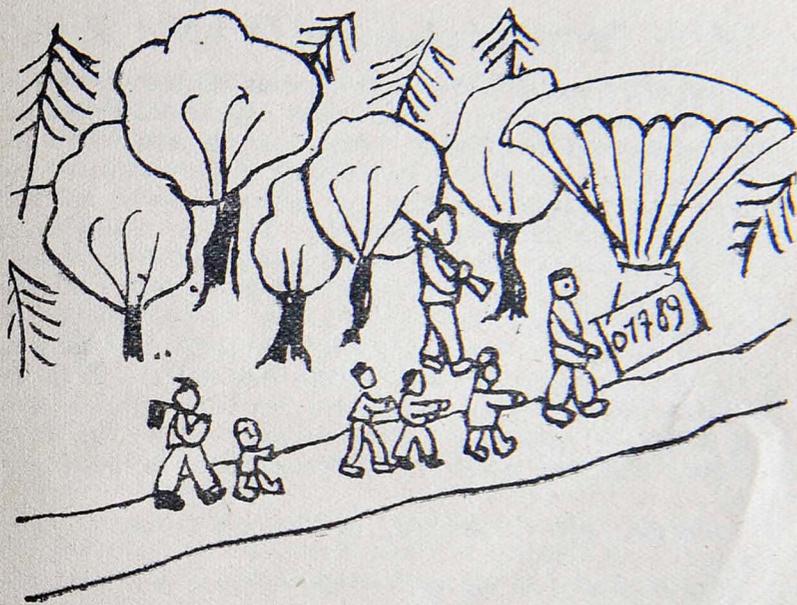
Papa ouvre la fenêtre et voit mon frère et deux hommes, tout le monde descend. Nous le reconnaissons à peine tant il était sale et barbu.

Ils se restaurent, se désaltèrent et vont se coucher.

Le lendemain, mon frère nous raconte sa pauvre vie.

Une après-midi, nous étions au champ quand, tout à coup, un avion allemand surgit. Vite, je me couche par terre. Nous entendons les balles siffler. La mitrailleuse tirait : tra ! tra ! tra !

Mon papa qui chargeait la charrette tournait autour, l'avion tournait aussi. Mais il n'était pas bien adroit et, chaque fois qu'il essayait de nous tirer dessus, il nous manquait.



11. — Le parachutage

Dans la nuit, on entend des ronflements d'avions...

Quand le jour arrive, je regarde par la fenêtre, je vois un engin allongé et rond comme une bombe dans le jardin du voisin. Je dis vite à mon frère :

— Viens voir, un avion a lancé une bombe qui n'a pas éclaté !...

C'est un cylindre, plus loin nous apercevons des parachutes de toutes couleurs : rouges, verts, bleus, jaunes, blancs. Il y en avait partout !

L'un d'eux était accroché à un prunier de M. Rebouliet. Dans les champs, on aurait dit d'immenses fleurs. C'était magnifique !

12. — Le parachutage du 14 juillet 1944

C'est le 14 juillet 1944 : les drapeaux flottent aux fenêtres. Brusquement, vron ! vron ! nous voyons déboucher de gigantesques oiseaux blancs. Quel vacarme assourdissant. Vite, nous nous précipitons sur la place. Déjà, plusieurs personnes sont là, le nez en l'air. Les avions arrivent, brillant au soleil. Nous les comptons : 10, 11, 13, 14. Quelle vague ! Ils tournent. Quand, tout à coup, d'autres apparaissent ! Encore une vague. Tout le monde est bien content. Ce sont des Anglais. Avec les jumelles, on voit même des croix de Lorraine : il y a donc des Français. Ils viennent d'Algérie. Ce n'est pas fini, encore une vague. Mais ils tournent toujours ; sans doute attendent-ils le signal de parachuter. Quel spectacle ! Nous regardons sans fin, bien heureux. Cela dure deux grandes heures dans un bruit terrible.

Au-dessus, on voit de petits points : des chasseurs, sans doute.

Le lendemain, on sut qu'ils avaient lancé plus de mille parachutes.

13

J'avais quitté Saint-Julien-en-Quint pour aller passer les beaux jours à Vassieux et, en même temps, garder les vaches chez M. Blain. Ce jour-là, j'étais dans les prés avec mes bêtes, il faisait un temps superbe. Tout à coup, des avions apparaissent. Je me sauve dans le bois et j'emène les vaches avec moi. Je me blottis contre un arbre, puis je descends à la lisière. Quel spectacle ! De chaque avion tombent de jolis parachutes qui descendent en tourbillonnant, ils filent droit sur le camp d'aviation allemand pour le bombarder. Ayant fait leur tournée, ils repartent aussi calmes que quand ils sont arrivés. D'autres arrivent à leur tour. Six vagues en tout.

Cela dure deux heures. Comme ils sont jolis dans l'air.

14. — Les F.F.I. à Gloven

Avec tante Anna, je garde les vaches.

Tout à coup, nous voyons au col de la Croix, une bande de jeunes gens armés de fusils, de mitraillettes. On se demande si ce sont des Allemands ou des F.F.I. Bientôt, ils arrivent à Gloven.

Le soir même, un F.F.I. arrive à la maison, demande du vin, du lait, le bidon à l'épaule, le revolver à la ceinture, avec une grenade verte. Papa va chercher du vin à la cave, il remplit le bidon. Il en arrive un autre et cela continue. Maman va leur chercher du lait.

Le lendemain matin, quatre F.F.I. traversent la Sure et se dirigent vers Viaud. Il y en a qui cherchent des pommes de terre pour faire leur cuisine. A midi, tout est calme, car ils vont dîner à Gloven dans une vieille cuisine. Ils font le pain dans un pétrin.

Ils ont posté une mitrailleuse sur une petite colline. Ils ont fait un trou d'un mètre et ils se mettent là.

Ils ont dressé dans la terre deux piquets qu'ils ont cachés avec des branches et des pierres. Entre les branches, ils ont posté un fusil-mitrailleur pour le cas où les Allemands monteraient. Mais les Allemands ne viennent pas, heureusement.

Ils sont très nombreux et on se demande si les Allemands ne les voient pas, maintenant qu'ils sont tout autour de nous sur les crêtes.

15. — Les planeurs à Vassieux

(vus de Saint-Julien)

Vers 9 heures, une vague d'avions arrive. Comme ils sont drôles. Derrière chacun, on voit un autre petit avion.

— Ce sont les planeurs, disent certains.

— Vous croyez ! Alors ce sont les Anglais qui débarquent au nouveau terrain d'aviation de Vassieux.

Tout le monde est content. Les avions prennent tous le même chemin. Ils disparaissent derrière Morin, ils s'abaissent sur Vassieux.

Pourtant, le lieutenant Gaude dit :

— Je suis sûr que ce sont les boches. Je les reconnais aux jumelles. J'ai vu les croix gammées.

A midi, un jeune homme de Vassieux arrive tout mouillé, la chemise déchirée :

— Les boches sont à Vassieux !

— Pas possible !

— Oui, c'est sûr, je les ai vus. Ils m'ont tiré dessus. Ils massacrent tout.

Les gens s'inquiètent. Si les Allemands ont le dessus, nous les verrons dans quelques jours. Mais peut-être les F.F.I. seront assez nombreux et assez forts pour les arrêter.

16. — Bataille de Vassieux

On se bat près de nous, dans le Vercors, depuis que les planeurs ont atterri à Vassieux. Le jour, on entend des roulements sourds.

Des agents de liaison descendent des crêtes, en sueur, téléphonent, prennent à peine le temps de boire et remontent, un morceau de pain à la main. Les avions arrivent de Chabeuil, se dirigent sur Vassieux, ressortent un peu plus loin. Ils tournent, puis de nouveau : boum ! et ils s'en vont chercher d'autres bombes.

La nuit, les avions s'arrêtent, mais au-dessus de Pont-Payane, le ciel est rouge et, de temps en temps, de grandes lueurs s'allument. Des gens disent : « Ce sont des balles traçantes, des fusées ».

On se demande si les maquisards tiendront. Ils sont nombreux, mais mal armés. Pourtant, ils ont reçu des armes. Pourvu qu'ils soient bien commandés !

On s'attend à la fusillade sur la crête, mais rien. Les Allemands restent à Vassieux. Est-ce qu'on pourra les attaquer et les faire partir ?



17. — L'arrivée des réfugiés de Vassieux

Vers trois heures, quelques hommes de Vassieux descendent des bois. Ils ont le visage pâli par l'émotion, les traits tirés, les habits déchirés. Nous les arrêtons et nous les faisons entrer dans la maison. Nous les questionnons sur ce qui se passe dans leur pays. Ils parlent et leur voix tremble, ils font de grands gestes car les ennuis les énervent. Ils nous disent :

— Oui, quand les planeurs sont arrivés, ils ont tout incendié le village et quelques fermes. Quand nous avons vu ça, on s'est enfui dans les bois.

— Nous y sommes restés huit jours, espérant toujours pouvoir emporter quelques affaires. Heureusement, que le bombardement nous a avertis.

— Quel bonheur, vous êtes là pour nous soulager de notre misère. Mais on va bien vous encombrer, nous ne sommes que les premiers.

En effet, tous les jours il en descend quelques-uns, nous les hébergeons, ils nous racontent ce qu'ils ont passé. Puis ils vont chez ceux qui peuvent les accueillir. Que c'est triste de tout perdre, de laisser des morts là-haut avec l'ennemi.

Tous les jours, nous répétons : « Si les Allemands arrivaient, qu'est-ce que nous deviendrions ! Ils trouveraient encore les Vassivins ! »

Nous les plaignons, ces pauvres gens ! Quels tristes jours ils passent !

18. — On proclame la République à Die

Quelle joie lorsque les Diois ont su que les Anglais et les Américains avaient débarqué en Normandie. Tout le monde sortait les drapeaux. De partout, les armes sortirent : celles qui étaient cachées et celles qui avaient été parachutées. Des jeunes, des vieux se promenaient avec des fusils, des mitraillettes, des grenades. Les F.T.P.F. sortirent des bois, vinrent placer des postes autour de la ville. On reforma un Conseil municipal, on proclama la République. On but bien, tout le monde était bien content. Pourtant les Allemands n'étaient pas loin.



Ont collaboré à ce numéro :

1. JEANNINE MARÉCHAL, 11 ans, Saint-Martin-en-Vercors (Drôme).
2. JEANNINE MARÉCHAL, 11 ans, Saint-Martin-en-Vercors (Drôme).
3. PHILIPPE MEYER, 9ans, Lozeron (Drôme).
4. PHILIPPE MEYER, 9 ans, Lozeron (Drôme).
5. CLAUDE BÉRANGER, 7 ans, Lozeron (Drôme).
5. M.P. MAGNAN, 9 ans, St-Martin-en-Vercors (Drôme).
6. ROBERT BERTHOIN, 11 ans, *id.*
7. RENÉE MOREL, 9 ans, *id.*
8. ODETTE BERTHUIN, 9 ans, *id.*
9. RAYMONDE ISTRE, 12 ans, *id.*
10. COLETTE CALLET, 10 ans, *id.*
11. FÉLIX COLLAVET, 10 ans, *id.*
12. HENRIETTE B., 11 ans, Saint-Julien-en-Quint.
13. GUY RACIQUOT, 11 ans, *id.*
14. JOSETTE MARCEL, 10 ans, *id.*
15. GAUTHIER PLANEL, 13 ans, *id.*
16. GUY RAUQUOT, *id.*
17. VINCENT LEVEILLE, 14 ans, *id.*
18. ECOLE DE SAINT-JULIEN-EN-QUINT.



Le gérant : FREINET



IMPRIMERIE « ÆGÏNA »
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
27, RUE JEAN-JAURÈS, 3
CANNES (ALPES-MARITIMES)
